



# THE ART NEWSPAPER

TAN FRANCE SAS, GROUPE THE ART NEWSPAPER. MENSUEL. NUMÉRO 30. MAI 2021

FRANCE : 7,9 € - DOM : 8,9 € - BEL/LUX : 8,9 € - CH 13,50 FS - CAN : 13,99 \$CA  
PORT. CONT/ESP/IT : 8,9 € - N. CAL/S : 1150 CFP - POL/S : 1250 CFP - MAR : 92 MAD



## PATRIMOINE

À Athènes, le plan de rénovation de l'Acropole soulève un vent de protestation

ARCHÉOLOGIE  
PAGE 14



## SEAN SCULLY

L'artiste expose ses peintures récentes à la galerie Thaddaeus Ropac, à Paris, dont les diptyques de la série *Mirroring*

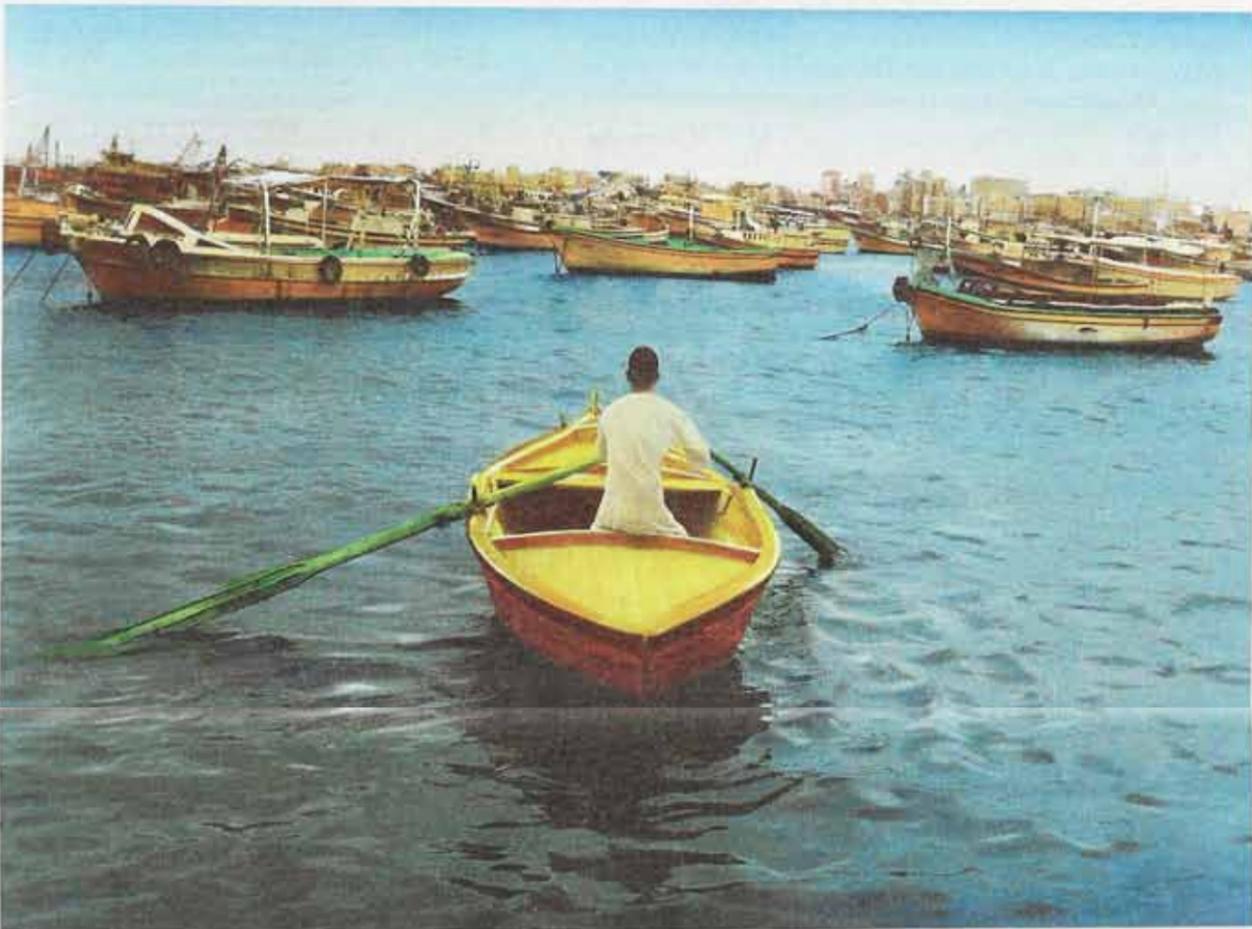
ARTISTES  
PAGES 18-19



## HALA WARDÉ

L'architecte, qui a conçu le Pavillon libanais de la 17<sup>e</sup> Biennale d'architecture de Venise, revient sur son parcours et son rapport à l'art

ARCHITECTURE  
PAGES 20-21



## L'ART SE LÈVE À LA MENART FAIR

En attendant la reprise des événements et des déplacements internationaux, Paris s'est plus que jamais transformé en vitrine de la scène artistique mondiale. Après Asia Now, en octobre 2020, déjà établie dans le paysage, deux autres foires tirent leur épingle du jeu grâce à un format intimiste et en s'installant dans les salons de maisons de ventes autorisées à rester ouvertes malgré la crise sanitaire : 1-54 sur la scène africaine contemporaine, en janvier dernier, et, du 27 au 30 mai, la Menart Fair. Organisée par Laure d'Hauteville et Joanna Chevalier, respectivement fondatrice et directrice artistique de la Beirut Art Fair, elle réunit 22 galeries françaises et internationales – de la parisienne Nathalie Obadia à Tanit (Munich/Beyrouth) – autour des artistes de la zone Mena (Middle East and North Africa). Soit un panorama allant du Maghreb au Levant, jusqu'à l'Iran et l'Arabie saoudite, avec une présence notable du Liban. Entre valeurs établies et jeunes talents à découvrir, une initiative réjouissante en cette période par trop morose.

Lire pages 26-27

## QUELS MUSÉES VONT RENDRE LES BRONZES DU ROYAUME DU BÉNIN ?

Après la promesse de l'Allemagne de restituer les trésors pillés au Nigeria, *The Art Newspaper* a interrogé cinq musées étrangers à propos de ce butin colonial. 160 institutions dans le monde détiennent des objets volés au Royaume du Bénin.

En annonçant en mars 2021 son intention de restituer les bronzes du Royaume du Bénin au Nigeria, l'Allemagne a ouvert la voie à un mouvement mondial. Ces objets, pris lors d'un assaut militaire britannique contre le palais royal du Bénin en 1897, sont actuellement conservés dans quelque 25 musées allemands. L'accord bilatéral signé entre les deux pays prévoit également la participation de l'Allemagne à des fouilles archéologiques et à la construction du futur Edo Museum of West African Art (Emowaa) à Benin City.

Au Royaume-Uni, quelques jours après l'annonce de l'Allemagne, l'University of Aberdeen (Écosse) est devenue l'une des premières institutions d'Europe à promettre de restituer un bronze du Royaume du Bénin. Le Jesus College de la University of Cambridge s'y est également engagé. Environ 45 institutions britanniques détiennent

des objets pillés dans la région. Le Horniman Museum, à Londres, a mis en place une procédure de traitement des demandes de restitution. L'Église d'Angleterre est entrée en pourparlers avec les autorités nigérianes au sujet de deux bustes béninois en sa possession, qui n'ont pas été pillés mais offerts à l'archevêque de Canterbury en 1982. Avec plus de 900 pièces, le British Museum détient l'un des plus importants ensembles de bronzes du Royaume du Bénin au monde, mais la loi sur les musées britanniques de 1963 lui interdit de se séparer des pièces de sa collection.

Aux États-Unis, les objets du Bénin sont répartis entre 38 institutions, jusqu'à présent largement absentes du débat sur les restitutions. Mais la dynamique se met en place. C'est le cas du Fowler Museum de la University of California, à Los Angeles, et du Smithsonian National Museum of African Art, à

Washington, qui détient 42 objets et pourrait organiser des pourparlers à ce sujet entre les institutions américaines. Le Cleveland Museum of Art possède, lui, huit œuvres du Royaume du Bénin, dont cinq auraient été pillées en 1897. « Ces œuvres font l'objet de recherches plus approfondies. Le musée n'est pas en mesure de se prononcer à ce jour quant à d'éventuelles actions futures », indique toutefois un porte-parole. Le Museum of Fine Arts, à Boston, et le Baltimore Museum of Art tiennent des propos similaires. Le Metropolitan Museum of Art (Met, New York) détient quant à lui environ 160 objets, qui sont issus du pillage de 1897. Selon le musée, ces objets « ont été en grande partie donnés à l'institution [...] dans les années 1970 et 1990 par des particuliers qui les ont acquis sur le marché de l'art ». Le Met n'a pas exprimé de point de vue officiel sur la restitution.

Aux Pays-Bas, le Nationaal Museum van Wereldculturen conserve 114 pièces, qui proviennent de façon certaine de l'assaut militaire britannique sur Benin City. Un rapport de provenance indique que neuf autres objets achetés sur le marché de l'art pourraient également avoir été pillés. En janvier 2021, les Pays-Bas sont devenus le premier pays européen à approuver un mécanisme central de rapatriement du patrimoine culturel spolié et se sont engagés à restituer, sans conditions, tout objet des collections nationales pris dans les colonies néerlandaises. Les demandes concernant les objets dérobés dans les colonies d'autres pays seront évaluées au cas par cas par un comité indépendant.

« Initiative Bénin en Suisse », qui regroupe huit musées, procède à un examen de ses collections du Royaume du Bénin, en collaboration avec des partenaires nigériens.

Ensemble, les institutions suisses possèdent 97 objets du Royaume du Bénin, dont environ 40 % acquis à l'époque coloniale. Certains sont connus pour avoir été pillés en 1897, mais la provenance des autres n'est pas claire. Un rapport détaillé devrait être publié à la fin de cette étude coordonnée par le Museum Rietberg, à Zurich, à l'été 2022.

Enfin, en Nouvelle-Zélande, le Canterbury Museum, à Christchurch, détient 17 objets d'art, provenant essentiellement de l'attaque du Royaume du Bénin. Douze d'entre eux ont été acquis aux enchères à Londres en 1898, et deux autres en 1901. « Le musée n'a reçu aucune demande de restitution de ces objets », déclare un porte-parole. Si c'était le cas, nous examinerions la demande avec soin, comme nous le faisons pour toute demande de restitution de taonga (« trésors ») à leur pays d'origine. »

CATHERINE HICKLEY

## Marché

# GRÂCE À LA MENART FAIR, LA MÉDITERRANÉE S'INVITE À PARIS

Sous la houlette de Laure d'Hauteville, fondatrice de la Beirut Art Fair, 22 galeries internationales mettent en avant ce mois-ci les scènes du Maghreb et du Levant pour une foire intimiste dans les salons de la maison de ventes Cornette de Saint Cyr.

### Alia Ali, entre les lignes 193 Gallery, Paris

Créée en 2018, la 193 Gallery s'est donnée pour ligne « d'offrir un tour du monde de l'art contemporain des cinq continents », selon son directeur César Levy. Elle montre entre autres les photos pop du Marocain Hassan Hajjaj et celles d'Alia Ali, trentenaire en partie yéménite aux influences multiculturelles et largement reconnue aux États-Unis, l'une de ses bases. Célèbre pour son travail sur le portrait, elle en détourne ici les codes en saturant ses images de motifs indigo. La 193 Gallery lui consacrera un *solo show* à l'automne prochain dans son nouvel espace parisien de 250 m<sup>2</sup> rue Béranger (11<sup>e</sup> arrondissement). Prévoyez 5 000 à 6 500 euros.

### Galerie de portraits By Lara Sedbon x Durazzo Projects, Paris

Pour la Foire, la galerie organise un dialogue entre deux artistes israéliens autour du portrait. Michel Platnic s'est fait connaître par ses installations-performances réinterprétant physiquement des tableaux célèbres d'artistes comme Gustav Klimt ou Francis Bacon. Rebecca Brodskis, Française qui vit entre l'Hexagone, l'Angleterre, Israël et l'Allemagne, a réalisé pour la Menart Fair une série de portraits sur les Berbères du Maroc, pays où travaillait sa grand-mère. Une « réflexion sur l'intériorité humaine au-delà des caractéristiques de genre ou de sexe », précise Lara Sedbon. Comptez entre 3 000 et 4 000 euros selon les dimensions.

### Le Liban façon Malévitch Galerie Bessières Art contemporain, Chatou

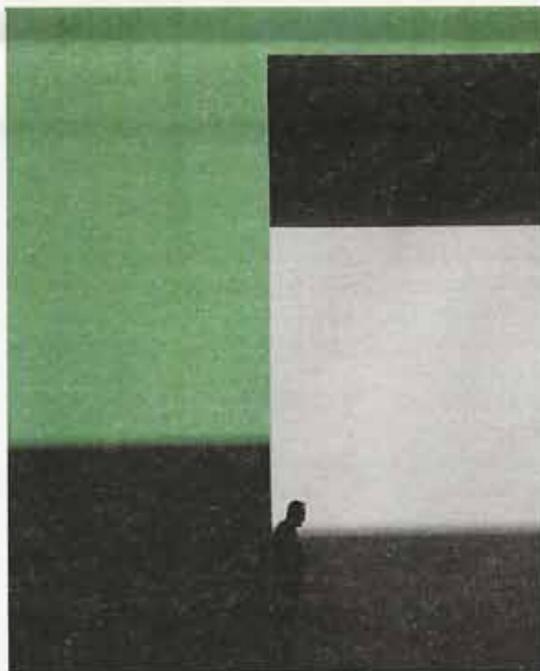
Implantée au bord de la Seine dans l'un des sites préférés des impressionnistes, la galerie Bessières met en lumière sur son stand le travail photographique du Libanais Serge Najjar, qu'elle défend de longue date. Imprégné d'histoire de l'art, celui-ci immortalise des ouvriers sur des chantiers au Liban, redonnant une place à ces travailleurs le plus souvent dans l'ombre, en puisant dans une esthétique qui fait écho aux avant-gardes russes et notamment à Kasimir Malévitch. Comptez 3 500 à 6 500 euros. Le 6 juin, la galerie accueillera en guise d'« after Menart Fair » un accrochage – à voir sur inscription – dédié à la scène libanaise, auquel participeront les exposants de la Foire.



Alia Ali, *Rain*, série  
*Indigo*, 2021, impression  
pigmentaire avec  
stratifié UV montée sur  
Dibond en aluminium.  
Courtesy de l'artiste et 193 Gallery



Rebecca Brodskis, *Sauda*, 2021, huile  
sur lin. Courtesy de l'artiste et By Lara  
Sedbon x Durazzo Projects



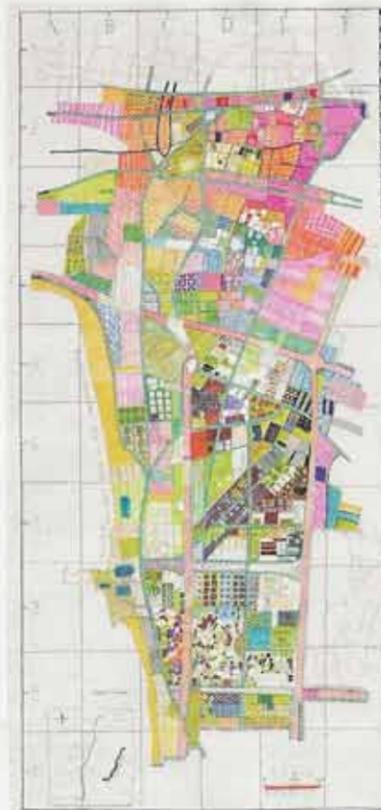
Serge Najjar, *Domino*,  
2019, photographie collée  
sur aluminium.  
Courtesy de l'artiste et galerie  
Bessières Art contemporain

### Dinah Diwan, l'œil de l'architecte Galerie Esther Woerdehoff, Paris/Genève

Dinah Diwan a grandi à Beyrouth, au Liban, d'où elle est partie en 1975 pour l'Italie au moment de la guerre civile. C'est à Paris qu'elle fonde un cabinet d'architecture, travaillant sur des projets entre la France et la Tunisie. Nulle surprise de retrouver l'influence de sa profession dans les peintures qu'elle crée de longue date : on en reconnaît la trace dans des œuvres parcourues de grilles, de jardins et de cartes. Prix à déboursier : environ 15 000 euros.

### Slimen El Kamel, étoile tunisienne Galerie La La Lande, Paris

Spécialiste de la scène tunisienne, la galerie La La Lande fait un focus sur Slimen El Kamel, l'une de ses étoiles montantes. Sur ses nouvelles toiles oniriques, nourries de récits populaires, les personnages bien actuels deviennent intemporels grâce à une touche pointilliste et un travail rappelant les antiques mosaïques de Carthage (entre 8 000 et 12 000 euros). L'artiste, qui aura droit à sa première exposition muséale en France début 2022, à l'Institut du monde arabe, a intégré de grandes collections, dont celles de Jean-Claude Gandur (Genève) ou de la Fondation Blachère (Apt). Par ailleurs, hors les murs de la Foire, la galerie inaugure son nouvel espace rue Quincampoix, à côté du Centre Pompidou, avec une pléiade d'artistes du Mena (Middle East & North Africa), de Bechir Boussandel à Aïcha Snoussi, lauréate 2021 du prix SAM pour l'art contemporain.



Dinah Diwan,  
*Wandering City # 6*,  
2018, acrylique,  
feutre et broderie  
sur toile. Courtesy de  
l'artiste et galerie Esther  
Woerdehoff



Slimen El Kamel, *Écoutez et appréciez*, 2020,  
acrylique sur toile. Courtesy de l'artiste et  
La La Lande. Photo Firas Ben Khelifa



Youssef Nabil, *Say Goodbye, Self-Portrait*,  
*Alexandria 2009*, 2009, tirage gélantino-  
argentique coloré à la main. Courtesy de l'artiste  
et de la galerie Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles

### L'Égypte nostalgique de Youssef Nabil Nathalie Obadia, Paris/Bruxelles

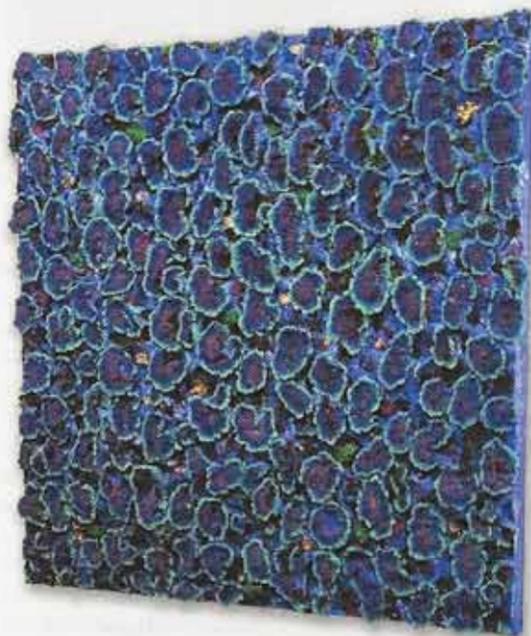
Avec Hoda Kashiha et Shahpour Pouyan, d'origine iranienne, ou Sarkis, né en Turquie, Youssef Nabil est l'une des vedettes du stand de la galerie Nathalie Obadia. Égyptien de naissance, vivant entre la France et les États-Unis, il s'attache à garder la trace d'un monde multiculturel en voie de disparition. Ses photographies retouchées et colorisées, ainsi que ses vidéos ont fait l'objet d'une exposition en 2020 au Palazzo Grassi, à Venise. Il faudra déboursier entre 10 000 et 50 000 euros pour cet univers nostalgique où l'enfance, ce paradis perdu, affleure régulièrement.

# Marché

Ahmed Mater, *Lightning Land*, 2017, photographie, tirage LightJet. Courtesy de l'artiste et Galleria Continua



Nabil Nahas, *Fractal Blue*, 2019, techniques mixtes sur toile. Courtesy de l'artiste et Galerie Tanit



Hussein Madi, *Untitled*, 2019, acrylique sur toile. Courtesy de l'artiste et Mark Hachem



## Sculptures biomorphiques Saleh Barakat Gallery, Beyrouth

Le Syrien Anas Albraeche, le Palestinien Abdul Rahman Katanani et les Libanais Hibab Kalache et Joseph El Hourany sont à l'honneur sur le stand de la galerie Saleh Barakat, qui propose à la fois des toiles et des sculptures. Dont celles de Joseph El Hourany, architecte également diplômé en musicologie et en philosophie. La galerie lui offre en parallèle, à Beyrouth, une rétrospective visible jusqu'au 14 mai 2021. Dans ses sculptures créées à l'aide du *morphing*, il revendique une large part d'expérimentation, une combinaison de formes biomorphiques en liberté. Leur coût ? De 4 000 à 12 000 dollars.

## Les arbres sacrés de Katayoun Rouhi Shirin Art Gallery, Téhéran/New York

La galerie iranienne Shirin Art a réuni pour la Menart Fair les artistes Hanieh Delecroix Tabatabaei, Hamid Ajami, Koorosh Shishegaran et Katayoun Rouhi, à travers principalement des huiles et des acryliques. Passée par les Beaux-Arts de Paris, mais aussi l'université de la Sorbonne, l'Iranienne Katayoun Rouhi a installé son atelier à Auvers-sur-Oise (Val-d'Oise), haut lieu de l'art occidental. Elle explore à la fois la poésie et la peinture dans une œuvre imprégnée de philosophie où reviennent en leitmotiv arbres et oiseaux, si complémentaires. Prix entre 6 000 et 12 000 euros

## Les jeux d'écriture de Hussein Madi Mark Hachem, Beyrouth/Paris/ New York

L'Égypte (avec Hamed Abdallah) et le Liban (avec Charles Houry et Hussein Madi) sont au menu du stand de la galerie Mark Hachem. À Rome, où il a accompli une partie de ses études en art, Hussein Madi a mené des recherches sur l'héritage du monde arabe et de l'Égypte en particulier. Installé depuis 1963 entre Rome et Beyrouth, il s'inspire de la calligraphie, tentant de « ramener ses symboles actuels au temps où l'écriture était faite pour moitié de symboles et pour moitié d'images », explique la galerie. Côté chiffres, comptez 24 500 euros.

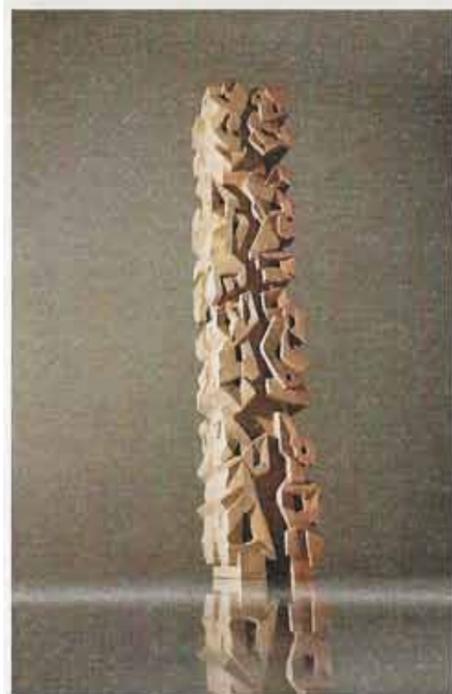
ALEXANDRE CROCHET

Menart Fair, 27-30 mai 2021, Cornette de Saint Cyr, 6, avenue Hoche, 75008 Paris, menart-fair.com



Soraya Sharghi, *Anomaly*, 2017, acrylique sur toile. Courtesy de l'artiste et Leila Heller Gallery  
En haut à droite, Katayoun Rouhi, *Causa Sui*, 2018, huile sur toile. Courtesy de l'artiste et Shirin Art Gallery

Joseph El Hourany, *Untitled*, 2010, bois de hêtre. Courtesy de l'artiste et Saleh Barakat Gallery



## À la conquête du désert saoudien Galleria Continua, Paris

Présente de San Gimignano en Italie à Pékin en Chine, en passant par La Havane à Cuba ou Paris, la Galleria Continua expose entre autres l'artiste Ahmed Mater. Né en 1979, établi à Riyad, capitale de l'Arabie saoudite, ce dernier aborde à travers différents médiums – la photo, la vidéo, la sculpture ou encore la performance – des thèmes religieux, sociaux et historiques liés à sa région. Ici, selon les mots de l'artiste, des « *flashes sismiques d'énergie* » évoquent la conquête du désert par un gouvernement déterminé à y créer de nouvelles métropoles économiques pour s'affranchir du tout-pétrole. Prix de l'œuvre : 30 000 euros hors taxes.

## Nabil Nahas, en relief et en cou Galerie Tanit, Beyrouth/Munich

Galerie historique fondée en 1972 à Munich, centrée sur l'art minimal, l'art conceptuel ou l'Arte povera, de Robert Rauschenberg à Bernd et Hilla Becher, la Galerie Tanit a ouvert, dans les années 2000, un espace à Beyrouth. Elle présente à la Menart Fair des œuvres des artistes libanais Ghassan Zard, Chafa Ghaddar, Simone Fattal et Nabil Nahas. Partagé entre le Liban et les États-Unis où il a fait ses études, Nabil Nahas a inventé un univers haut en couleur et en relief, souvent inspiré par l'architecture du Levant. Cette dernière décennie, plusieurs enseignes internationales d'envergure ont montré son travail. La Galerie Tanit en demande 135 000 euros.

## L'autre monde de Soraya Sharghi Leila Heller Gallery, New York/Dubaï

La galerie Leila Heller, qui vient de lui consacrer une exposition monographique dans son espace new-yorkais, dédie un focus au travail tout en finesse de l'Iranienne Soraya Sharghi. Née en 1988 et vivant à New York, celle-ci revisite avec une fantaisie débridée et un graphisme dignes des meilleurs mangas nippons la mythologie et les personnages iconiques. Il n'est pas surprenant que sa production ait été exposée aussi bien dans des institutions californiennes qu'au Czung Institute for Contemporary Art (Cica), en Corée du Sud... Prévoyez 44 000 dollars.